



BLOC-NOTES

DIDIER NORDON

De l'estomac et pas les foies

Tous les sens peuvent servir à exprimer l'antipathie entre deux individus. Odorat : je ne peux pas le sentir. Toucher : entre lui et moi, c'est épidermique. Ouïe : nous ne nous entendons pas. Vue : je ne peux pas le voir en peinture. Goût : je le boufferais tout cru ; ou encore, je le vomis (ce qui revient au même).

Nombre d'organes servent au même propos. Je ne le porte pas dans mon cœur ; je le hais viscéralement ; c'est un casse-pieds ; il me bouffe les foies ; il me prend la tête ; il me hérisse le poil ; j'ai une dent contre lui ; je l'ai dans le nez... Combinant les sens et les organes, on imagine des phrases comme : «J'ai une dent contre lui, je vais le bouffer tout cru», voire des mésaventures du genre : «Je l'ai dans le nez, moi qui ne peux pas le blairer.»

Bref, les hommes sont admirables. Mettez-leur entre les mains n'importe quel organe du corps humain, et ils sauront s'en servir pour moduler les chants de haine les plus variés, les plus expressifs. Comme si, ô Lamarck, la fonction naissait de l'organe.

Souvenirs de jeunesse

Il fut une époque où les hommes redoutaient de vieillir. Certains étaient prêts à tout pour éviter ce sort. Époque étrange!...

Ainsi, le chirurgien Serge Voronoff (1866-1951) se fit une spécialité de greffer des testicules de chimpanzés à des hommes désireux de retrouver leurs facultés défaillantes. Avec plein succès, bien entendu... du moins, si l'on croit le propre témoignage de Voronoff (Serge Voronoff, *Étude sur la vieillesse et le rajeunissement par la greffe*, rééd. SenS Éditions, 1999).

Peu avant, un autre médecin célèbre, Édouard Brown-Séquard (1817-1894), en tenait pour le chien. S'injectant à lui-même du suc testiculaire de chien, il retrouvait vigueur physique et activité intellectuelle... du moins, si on croit le propre témoignage de Brown-Séquard. Toutefois, à l'issue de sa cure de rajeunissement, pendant l'hiver 1889-

1890, à plus de soixante-dix ans, Édouard Brown-Séquard contracta... la coqueluche!

Or, comme bien on pense, s'il se rajeunissait à coup de suc de testicule, ce n'était pas dans l'espoir d'attraper

une maladie infantile. Preuve, donc, qu'une expérience scientifique peut réussir parfaitement tout en échouant non moins parfaitement.

Quant à la jouvence de l'Abbé Souris, elle est présumée si efficace que, malgré son ancienneté et les décès des gens qui se sont soignés avec, elle reste sur le marché. Comme le clergé ne saurait mentir, si l'on est atteint par les méfaits de l'âge, ce n'est pas que la jouvence est inefficace, c'est que l'on n'en a pas pris assez.



Il faut oser avoir de l'audace

Depuis longtemps, le verbe «oser» est un verbe fétiche des capitaines d'industrie («oser l'entreprise»). Il plaît également beaucoup à ceux qui prétendent nous débarrasser de nos complexes («osez parler en public»). De toujours, peut-être, il symbolise le pari métaphysique («oser croire»)...

Voilà que ce verbe se met à conquérir des champs nouveaux. Ainsi, un groupe de professeurs vient de publier *Oser enseigner* (PUF, 2000). Titre étonnant. Comme s'il fallait autant d'audace pour être professeur que pour se lancer dans le rude monde de l'entreprise ! Quant à la Cité des sciences, elle organise un cycle de débats intitulé «Oser le savoir». Comme si cultiver le savoir, aujourd'hui, exposait au danger de subir le sort de Giordano Bruno!

Une mode actuellement répandue est de prétendre «faire acte de résistance». Cela consiste en général à se produire dans les médias pour y fustiger quelque usage nouveau. Point n'est besoin d'un grand courage pour oser un tel «acte», qui ne fait pas courir les risques terribles affrontés par les véritables résistants ou dissidents.

N'empêche. Proclamer : «J'entre en résistance», cela pose son homme. En voilà un qui ose ! Oui, «oser» pourrait bien devenir le prochain verbe chéri par ceux qui se paient de mots. Une belle carrière l'attend.

La banale efficacité des mathématiques!

L'utilisation par les physiciens de la théorie des groupes esquissée par Galois un siècle plus tôt est un rebondissement extraordinaire, que nul n'aurait prévu. Ce genre de rebondissement est-il propre aux mathématiques? Non : il s'en produit partout. Tel homme agit, d'autres hommes donnent un sens à son œuvre dans un contexte imprévisible.

Vivaldi pouvait-il deviner combien ses *Quatre Saisons* exaspéreraient de gens attendant au téléphone qu'une administration les mette enfin en relation avec leur correspondant? Quant aux jésuites partis évangéliser la Chine au XVI^e siècle, comment auraient-ils imaginé qu'ils allaient, au contraire, contribuer à déchristianiser l'Occident, Voltaire ayant vu dans leurs descriptions de la Chine la preuve qu'on pouvait être civilisé sans être chrétien? Les ruses de l'histoire sont aussi invraisemblables *a priori* que l'irruption des groupes dans la physique.

Quant à s'étonner que l'abstraction mathématique ait des applications concrètes, c'est oublier que l'abstrait et le concret, loin de s'opposer, sont en interaction. Concret comme la chair, notre cerveau n'en héberge pas moins l'imaginaire et ses abstractions. Toutes les entreprises humaines exigent la médiation des mots, donc toutes ont, pour ainsi dire, un pied dans la représentation abstraite. Les mots de la physique – «matière» ou «atome» – sont aussi abstraits que ceux des mathématiques – «structure» ou «groupe». Mathématiciens et physiciens interprètent le même monde. Tantôt les premiers sont en avance sur les seconds, tantôt c'est l'inverse : comme partout, les progrès naissent souvent d'un changement de perspective.

Le phénomène ahurissant serait que les mathématiques soient coupées de toutes les autres activités humaines. Uniques en leur genre, elles seraient les seules à ne pas participer au jeu de rebonds incessants des idées, d'une époque à une autre, d'un pays à un autre, d'une discipline à une autre. En ce cas, il faudrait s'émerveiller devant leur incroyable inefficacité, et s'interroger dessus.

